

## La longue chasse.

*La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur – que je cachais du mieux que je pouvais – je n'aurais laissé ma place à personne !*

*C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.*

*Devant moi s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement. L'endroit semblait abandonné, du moins le jardin, pour ce que j'en voyais à travers les nappes de brouillard. Un long alignement de charmes bordait l'allée principale et des rhododendrons, défleuris en cette fin du mois de mai, comblaient les intervalles entre les grands arbres. Le manque de lumière donnait à la scène un aspect grandiose qu'une attention plus soutenue dissipait aussitôt. Car ces arbres, comme ces arbustes, étaient terriblement vieux et auraient nécessité une reprise en mains sévère, une taille, un nettoyage profond, un abattage pour certains sujets à l'évidence malades.*

J'avais dans l'allée où, méprisant un gravillon étique, poussaient herbes folles, chiendent et ronces. Ce côté abandonné me rassurait. L'endroit devait être désert. Du temps de Minna, ou plutôt de ce qu'elle me racontait, le manoir qu'elle évoquait avait déjà cet aspect délabré et vide. Comment se pouvait-il que, quarante ans plus tard, rien n'eût changé dans un sens ou dans l'autre ?

Je pris au milieu de l'allée et progressai vers le manoir, une grande bâtisse qui revendiquait ses trois ou quatre siècles au milieu de la campagne bretonne. Les Bretons ont vite fait d'appeler manoir une grande ferme de granit que l'ancien propriétaire, bourgeois enrichi ou nobliaux décadent, a tenu à orner d'une tourelle ou d'une aile en retour d'angle.

Cette demeure-là, que j'avais toujours appelée le manoir de Minna, avait quand même beaucoup d'allure. La brume, chassée par le soleil montant, abandonnait l'endroit comme un drap glissant sur une beauté matinale. La tourelle faisait presque donjon et les deux bâtiments en angle droit perchaient bien haut leurs toits d'ardoises que couronnaient des cheminées sculptées. J'étais impressionné, même si, bien sûr, à l'époque, du haut de mes douze ans, j'avais imaginé plutôt le Krak de Syrie ou Château-Gaillard comme cadre des histoires de Minna.

Je quittai l'allée pour déboucher sur ce qui avait dû servir de cour, de parvis et qui était maintenant une friche de mauvaises herbes. Le manoir m'apparut enfin dans toute sa décrépitude.

On avait le sentiment qu'un simple coup de vent le ferait passer du stade de bâtisse branlante à celui de ruine romantique.

Cela faisait plus de vingt ans que je n'avais pas remis les pieds en Bretagne et, sans cette annonce de « demeure de charme », je serais sans doute resté à Paris pour préparer une saison estivale bien chargée – j'étais éditeur de ces polars qu'on vend aux vacanciers sur les plages à la saison chaude. L'annonce m'avait d'abord accroché par sa photo sans que je reconnusse précisément la demeure, mais il y avait, pour moi, quelque chose de familier dans l'endroit. Puis le texte, signé d'une Minna Kerguel, ne m'avait plus laissé aucun doute. J'avais bâclé le lancement de la nouvelle collection vaguement fantastique qui allait voir s'affronter une brigade policière spécialisée dans le paranormal et des phénomènes étranges se déroulant un peu partout dans les coins saturés de touristes – les gens allaient adorer se faire peur à l'endroit même de leur villégiature – , pour gagner les terres armoricaines et reconnaître ce manoir de mon enfance.

L'énigme restait d'ailleurs complète. Quand j'étais gamin, pendant les vacances, Minna me gardait lorsque mes parents étaient invités ici ou là le soir. Ce fut pendant ces soirées que la jeune fille – elle devait avoir une vingtaine d'années à l'époque – me racontait des histoires effrayantes qui se passaient toujours dans la même bâtisse qu'elle enrichissait de descriptions de plus en plus détaillées. Il n'avait jamais été question qu'elle en fût propriétaire. Avais-je pu oublier un détail qui me semblait particulièrement important maintenant, mais qui avait pu ne marquer en rien l'esprit du garçonnet que j'étais alors ? S'agissait-il d'une bâtisse familiale dont elle aurait hérité plus tard et qu'elle aurait maintenant mise en vente ?

Bien sûr, il m'aurait été facile de trouver les réponses à ces questions en me rendant directement à l'agence immobilière du coin chargée de vendre le manoir. Mais, en arrivant la veille au soir, j'avais décidé de me lever tôt et, sans doute pour de mauvaises raisons, d'aller voir la propriété au lever du soleil. Un désir de romantisme, de renouer avec un temps heureux, d'arrêter le vieillissement, tout cela se mêlait pour me donner envie d'être là ce matin-là, seul, face au manoir, avec, qui plus est, la certitude que j'allais, dans un geste interdit, entrer dans la demeure en ruine.

Nul panneau « propriété privée » ou « danger, éboulement » n'était là pour m'arrêter et je m'approchai donc de la porte principale sise au haut d'un perron que l'on gagnait en gravissant quatre marches de granit. Le soleil ne donnait pas encore sur ce côté du manoir et je me retrouvai dans une ombre profonde, face à une porte massive, la main sur une poignée de laiton, pris déjà dans la sphère de silence et l'odeur de moisi que semblait générer la demeure.

Je trouvais ce moment très excitant et je m'empêchai quelques instants d'appuyer sur la

poignée de la porte pour profiter de cette pause, de cette suspension du temps. J'aurais dû m'en douter bien sûr ; la poignée ne bougea point quand je tentai enfin de l'actionner. Le beau manoir était fermé ! Je ne m'avouai pas vaincu et décidai de faire le tour de la bâtisse en y cherchant une autre voie d'accès. Je ne pensais ni à d'éventuels voisins, ni à une caméra de surveillance cachée ici ou là et je m'étais déjà fabriqué un petit discours d'acheteur éventuel au cas où je tomberais sur un gardien du lieu.

Je redescendis donc du perron et retrouvai la cour ensoleillée pour m'apercevoir seulement alors combien j'étais frigorifié par mon bref passage à l'ombre de la porte. Je restai à l'est du manoir et commençai mon exploration à travers un *no man's land* d'herbes folles, de ronciers et d'arbustes ensauvagés qui me faisaient craindre le pire pour mon pantalon et mes chaussures de citadin. Je faillis me décourager car la végétation était tellement luxuriante qu'elle m'interdisait de m'approcher du manoir et d'y chercher une ouverture praticable. Puis je tombais sur une ancienne cour à peu près dégagée où devaient stationner, dans le temps, les voitures de service, et qui donnait accès à une nouvelle porte, vitrée celle-ci, dont je m'approchai aussitôt.

Les ronces m'avaient fait perdre mon équanimité proverbiale et, la poignée n'ayant pas cédé sous ma main, je donnai, sans réfléchir, un coup de poing dans le carreau jouxtant le verrou qui semblait à tout prix vouloir m'interdire l'endroit. Les morceaux de verre, en tombant, firent un bruit redoutable qui sembla résonner longuement dans la bâtisse sans, pourtant, intéresser le moins du monde la campagne autour de moi : les oiseaux continuèrent à saluer le soleil en gloire.

Je fis tourner le verrou de la porte de service puis ressortis la main à travers le carreau cassé pour m'apercevoir qu'elle était en sang. J'eus peur de m'être sérieusement blessé, mais une inspection rapide me fit comprendre qu'il n'en était rien. La vitre m'avait laissé de longues éraflures, mais les coupures n'étaient pas profondes. Il n'empêche que ma main saignait beaucoup et que je pris le temps de tamponner les blessures d'un mouchoir en papier rapidement imbibé. Je ne savais que faire de ce pansement improvisé et le fourrai dans ma poche de pantalon pour en prendre un autre et recommencer l'opération. Je finis par m'entourer la main d'un tampon de mouchoirs en espérant que l'hémorragie voulût bien s'arrêter d'elle-même. J'étais assez énervé maintenant et je commençais quand même à me demander si cette visite matutinale avait été une si bonne idée : mes chaussures étaient très abîmées par les ronces ; je m'étais blessé la main droite ; des taches de sang conchiaient mon pantalon et ma chemise. J'étais bon pour repasser à l'hôtel avant d'aller rendre visite à l'agence immobilière.

Mais, puisque j'étais là, je devais continuer, quitte à redoubler de vigilance dans ce manoir

que la vétusté pouvait avoir truffé de pièges et de dangers. Je poussai donc la porte de service de la main gauche et entrai dans un genre de débarras qui donnait, à droite, sur un escalier conduisant au sous-sol et, immédiatement à gauche, sur une cuisine. La petite pièce où je me tenais était totalement éclairée par le soleil. En revanche l'escalier, comme la cuisine, devenaient, après quelques mètres, de parfaits puits de noirceur. N'étant pas habitué à fureter dans les maisons fermées, je n'avais bien sûr pas pensé au problème de la lumière.

L'escalier et la cave me semblant de bien mauvaises idées, je m'avançai donc de quelques pas dans la cuisine, espérant que mes yeux allaient suffisamment s'habituer à l'obscurité pour me permettre une courte visite. De ce que j'avais pu voir de l'extérieur, tous les volets étaient fermés, mais leur état était, en fait, en rapport avec celui de l'ensemble et je me rendis compte rapidement que leurs vantaux avaient beaucoup joué les uns par rapport aux autres et que les planches même qui les constituaient étaient percées de trous de vers bien assez larges pour laisser filtrer une lumière douce tout autour de moi.

J'inspectai rapidement la cuisine, sa table campagnarde, son buffet, son vaisselier vide, son évier de faïence, ses bancs de bois. Tout cela me donnait la sensation d'avoir fait un voyage dans le passé et de contempler ce qui passait déjà pour archaïque quand j'avais douze ans. Qui avait bien pu vivre là ?

Je traversai la pièce pour suivre un couloir qui me conduisit vers l'entrée du manoir où donnait la porte principale que je n'avais pas réussi à ouvrir tout à l'heure. Ici, tout était plus sombre, car le soleil ne donnait pas directement sur ce côté. L'odeur de moisi était très forte et je toussai plusieurs fois, comme si mes pas avaient soulevé des monceaux de spores et de poussières mêlés. Tout était vide et, pour être franc, sans intérêt. Qui allait mettre de l'argent dans ce taudis qui en exigerait bien plus encore pour devenir habitable ? Je n'étais pas mécontent de sentir ma raison reprendre les commandes. Je n'avais qu'à quitter l'endroit et passer rapidement à l'agence immobilière me renseigner sur ce que les propriétaires en demandaient. L'intermédiaire avait sans doute des détails à me donner sur l'identité de cette Minna Kerguel et sur son adresse actuelle.

Avais-je été amoureux de Minna à douze ans ? Est-on vraiment amoureux à cet âge ? De quoi rêve-t-on devant une « grande » de vingt ans qui vous raconte des histoires à faire peur ? Je ne vais rien vous dire. Après tout, j'ai bien le droit de garder mes petits secrets. J'aurais trop peur d'abîmer de beaux souvenirs, de ne pouvoir traduire en mots ce que vous jugeriez évidemment puéril ou déplacé. Disons que je gardais pour Minna et pour celui que j'étais alors une profonde tendresse, un attachement essentiel et que, parfois, lors d'un passage difficile de la vie, quand je

pensais à elle et au jeune adolescent d'alors, je retrouvais le sourire, même s'il s'agissait d'un sourire perdu à l'idée d'un paradis qui l'était tout autant.

Ce fut à ce moment précis, en pensant à Minna, presque décidé pourtant à laisser le manoir dormir, que j'entendis un bruit à l'étage. J'eus la vive impression qu'on chantonait là-haut quelques mesures à peine d'une chanson que je ne reconnus pas, puis tout redevint silencieux.

Le grand escalier qui menait aux étages démarrait sur ma droite. Je n'en voyais pas le haut, mais mes yeux, habitués maintenant à cette pénombre, me permettaient de deviner les marches et le tapis élimé qui les couvrait. Je me concentraï encore, mais n'entendis plus rien et conclus que j'avais dû imaginer ces bruits. L'endroit était évidemment propice à ce genre d'illusion.

L'envie me prit tout de même de grimper à l'étagier, de jeter un dernier œil, d'ouvrir peut-être des volets pour mieux appréhender la vue sur le parc retourné à l'état sauvage.

J'amorçai ma grimpette, attiré par ces hauteurs et oubliant l'état de délabrement évident de l'escalier. A la fin de la première volée de marches, juste avant le coude qui allait me dévoiler le premier étage, mon pied droit passa à travers le tapis arachnéen et le bois pourri qui n'était que poussières agglomérées. J'eus vraiment peur, cette fois. J'étais assez haut et craignais de passer à travers l'escalier. Je m'étais fait très mal au pied et pensais même m'être foulé la cheville. Prenant très doucement appui sur mon pied gauche, je m'aidai de la main à ressortir ma jambe droite du piège où elle se trouvait. Cette fois, ma chaussure était irrécupérable et mes fines chaussettes n'avaient pu me protéger de sévères coupures infligées par les bords du trou. L'articulation semblait indemne et je pus m'appuyer sur mon pied droit sans souffrir. En revanche, je saignais. Je tentai de reprendre mes esprits en me moquant de moi-même et en imaginant les questions qu'allaient bien pouvoir se poser mon hôtelier et l'agent immobilier quand ils me verraient dans cet état, main et cheville blessées, comme au retour de la guerre.

Je me penchai prudemment pour voir par delà le coude de l'escalier jusqu'au pallier du premier étage. Je n'osais plus ni continuer à monter ni redescendre, quand j'entendis à nouveau ce fredonnement, plus marqué cette fois, qui venait clairement de l'étage au-dessus. Le silence revint et je décidai de continuer à monter en redoublant de prudence.

Je parvins sans autre souci au pallier du premier où trois portes fermées ne laissaient passer aucune lumière tandis que, sous la quatrième, à mon grand étonnement, je voyais distinctement un rai de lumière orange qui ne pouvait être naturelle.

Toute appréhension m'avait quitté. Il y avait quelqu'un là-dedans, quelqu'un qui vivait ici, qui fredonnait des chansons et s'éclairait à la bougie. Je frappai à la porte.

- Entre, Jean !

C'était sa voix ! Je ne l'avais pas entendue depuis quarante ans, mais je la reconnaissais. Moins forte et moins claire que dans mon souvenir, c'était indéniablement la voix de Minna. Comment savait-elle que j'étais là ? M'avait-elle vu approcher à travers les volets ? Je fis jouer la poignée ronde et entrai dans une chambre mal éclairée par une sorte de lampe à huile.

Je mis un peu de temps à voir Minna. La chambre n'était pourtant meublée que d'un grand lit en bois, d'une armoire rustique, d'une table poussée contre un mur avec une chaise et d'un fauteuil dans la ruelle du lit. C'est là qu'était assise Minna. La lampe était posée de l'autre côté du lit et éclairait très mal mon ancienne baby-sitter.

Je m'avançai dans la pièce pour mieux la voir. Elle me souriait. Je la reconnus aisément, même si son visage semblait changeant, mouvant, comme si plusieurs âges s'y superposaient. J'y voyais la Minna de vingt ans, au teint frais et aux yeux rieurs, qui m'avait enchanté autrefois, et puis, presque en même temps, une femme de près de soixante ans, fatiguée, mais toujours noble. Elle était encore belle, la plus belle pour moi évidemment. Elle ne bougeait pas du fauteuil. Je me demandai soudain si elle était paralysée, malade ou impotente. Comment pouvait-elle vivre toute seule dans ce taudis ? Elle me regardait ; son sourire fixe commençait à me mettre mal à l'aise.

- Bienvenue, Jean, commença-t-elle, tu as entendu mon appel ?

Je ne comprenais pas très bien ce qu'elle voulait dire. Sa voix avait durci, elle était autoritaire maintenant. Je n'aimais pas beaucoup le regard qu'elle me jetait, un regard sans aménité qui semblait m'inspecter, me jauger. Peut-être s'étonnait-elle de mes vêtements abîmés, de ma main blessée, de mes souliers bons à jeter ? Je décidai d'en rester au plus simple.

- J'ai lu l'annonce, Minna, et je suis venu. Mais je ne sais pas si je vais acheter cette maison. Elle est tout de même en très mauvais état. Elle est à toi ?

Minna rit et cela ne me plut pas.

- Tu l'as déjà achetée, petit Jean, tu as fait le premier versement il y a très longtemps et, maintenant, en venant ici, tu as réglé ce qu'il te restait à payer.

- Je ne comprends pas de quoi tu parles.

- Cette maison est la tienne, comme elle a été la mienne depuis très longtemps. Je vais te laisser ici, petit Jean, et toi aussi, tu vas raconter des histoires et attendre que quelqu'un vienne te délivrer.

Je devais avoir l'air particulièrement obtus car Minna entreprit de m'expliquer doucement ce qu'il se passait ici. Il n'y avait aucune chaleur dans son ton. Elle me parlait comme on explique à

celui qui va vous remplacer comment fonctionne une nouvelle machine au cœur d'un atelier. Elle me parla de malédiction, de prison et de vie éternelle, de la longue chasse et, tandis que ma raison aurait dû se rebeller contre ces histoires à dormir debout, j'écoutais, j'acquiesçais, je comprenais que j'allais rester là et prendre sa place, que je l'avais, en quelque sorte, libérée.

Je ne sais combien de temps dura l'explication. Mais, à un moment, Minna se tut, se leva, passa devant moi et franchit la porte de la pièce sans que j'eusse d'une quelconque façon réagi, sans que je me fusse rebellé.

J'explorai la chambre qui allait être la mienne à présent. Je trouvai sur la table un carnet de feuilles blanches et un stylo. Je m'installai dans le fauteuil de Minna et je commençai à rédiger ce texte, à parler du manoir et de sa découverte. Cette histoire-là sera la première que je raconterai. Au début, m'a expliqué Minna, on a besoin d'un support, il vaut mieux écrire avant de conter.

Le temps a passé, mais je ne le mesure pas. Parfois, la nostalgie du monde extérieur me prend et une tristesse lugubre m'envahit. J'ai pleuré souvent. Mais je sens, au fond de moi, naître un instinct de chasseur de plus en plus puissant. Avant de partir, Minna m'a révélé comment projeter mon corps hors de cette demeure. Nous sommes, nous les chasseurs, maîtres de notre apparence et de nos déplacements. J'ai appris comment devenir l'enchanteur d'un enfant, comment lui raconter des histoires terribles pour le charmer, le marquer et tenter de l'appeler plus tard. Oh, bien sûr, il me faudra des dizaines d'années pour réussir à en attraper un ; il y aura des échecs, de faux espoirs, des déceptions ; mais, un jour, j'en suis certain, quelqu'un viendra prendre ma place.